

## A l'Ehpad de La Rosemontoise, « on a vécu l'horreur »



Devant l'Ehpad de La Rosemontoise, à Valdoie (Territoire de Belfort), le 6 avril. MICHAEL DESPREZ/ MAXPPP

### Lorraine de Foucher

L'établissement, dans lequel 17 personnes sont mortes du Covid-19, a été placé sous administration provisoire

#### RÉCIT

C'est un tableur Excel de quatre colonnes. Y sont répertoriés le numéro de la chambre, l'état civil du résident, ainsi que son besoin d'aide alimentaire. Les 115 noms des pensionnaires de La Rosemontoise, une maison de retraite située à Valdoie (Territoire de Belfort), se serrent, imprimés sur une feuille A4, entrecoupés de l'appellation poétique de leur bâtiment d'habitation, les Buis, les Chênes, Littoral ou Oasis. Dix-huit lignes sont colorées en vert, pour dix-huit personnes âgées isolées dans leur chambre, que les soignants ne peuvent visiter qu'équipés de masque et de gants – ils sont suspectés « Covid-19 ». Vingt-deux noms sont eux barrés de rouge, ils sont confirmés « Covid-19 ». Ils n'ont pas plus été testés que les suspects, mais leurs symptômes semblent perdurer, c'est donc tenue d'astronaute pour quiconque va les voir.

Dans la case « aide alimentaire », il y a aussi parfois trois lettres : DCD, et une date. Au matin du 3 avril, à la date du document que *Le Monde* a pu consulter, treize personnes étaient mortes dans cet établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad). Depuis, le bilan s'établit à dix-sept victimes.

Ce tableau a déclenché une prise de parole assez rare pour un maire de commune. Bien sûr, Corinne Coudereau, l'édile (Union des démocrates et indépendants) sortante et battue de Valdoie, a l'habitude des réseaux sociaux – elle est chargée de communication de profession. Mais ce samedi 4 avril, après avoir encore appris de nouveaux décès, elle prend son portable et se filme. « *Je vois évoluer ces tableaux à chaque transmission, avec toujours plus de lignes rouges et les décès qui se succèdent les uns après les autres. Comment peut-on les laisser mourir seuls dans leur chambre sans même essayer de sauver de pauvres personnes vulnérables ?* », s'exclame-t-elle.

Mille huit cents partages et 270 commentaires de sa vidéo plus tard, Corinne Coudereau parle de « *coup de gueule pour briser l'omerta des Ehpad* », touchée d'avoir dû signer autant de fermetures de cercueil, elle qui n'en signait en général qu'une à deux par mois.

Au téléphone, Michelle a d'abord demandé que son prénom soit modifié, par peur de la direction de La Rosemontoise. Aide-soignante depuis trente ans, elle bafouille un peu, s'en excuse, et saisit finalement un papier, sur lequel elle a noté tout ce qu'elle voulait dire : « *Manque de personnel, pas de temps pour les toilettes, pas de temps pour discuter, souffrir, surmenage, burn-out, démission, hécatombe, je ne trouve plus mes mots, pardon.* » Michelle a du mal à parler. Le 18 mars, après avoir fait la toilette d'une « *dame qui allait très mal* » quelques jours auparavant, elle rentre chez elle, présente des symptômes du Covid-19, puis est testée positive et arrêtée.

Son mari développe lui aussi la maladie, alors qu'il ne « *sortait jamais, c'est sûrement moi qui ai ramené ça à la maison* ». En détresse respiratoire, il est évacué par le SAMU à l'hôpital de Belfort. Michelle l'a une dernière fois au téléphone : « *Tu m'as refilé ta saloperie de maladie* », lui dit-il, comme un constat. Elle reverra son mari à la morgue. « *J'avais peur de le voir, mais je l'ai trouvé beau comme avant, paisible et reposé. Mais sa mort, je vais l'avoir sur la conscience pendant un moment.* »

L'aide-soignante poursuit, émue : « *J'ai jamais vécu ça, ils nous ont envoyés à la mort, nous, les petites mains, les ouvriers du soin, je trouve ça honteux. On a travaillé sans masque, on n'a pas été protégés. La directrice, la première semaine de mars, alors que l'épidémie avait déjà commencé dans l'Est, elle était en vacances, elle n'a pas fermé les portes de l'Ehpad, tout le monde circulait. J'ai une collègue, elle est en réanimation, entre la vie et la mort. Vous vous rendez compte ?* », s'insurge-t-elle.

### « On s'est sentis abandonnés »

Depuis, Michelle n'a qu'une hâte : reprendre son travail. « *Je suis toute seule maintenant, mais mes collègues, c'est ma famille. Là-bas, j'aime bien chouchouter les pensionnaires* », termine-t-elle, en citant de tête les noms de tous ceux qui sont partis, agrémenté d'un « *ah, elle était très gentille !* » ou « *lui, il venait des Vosges* ». « *Il n'y avait pas une personne qu'on ne pouvait pas aimer là-dedans.* »

Que s'est-il passé à La Rosemontoise, établissement géré par l'association Servir – contactée, elle n'a pour l'instant pas répondu –, qui avait pourtant bonne réputation dans la région, pour qu'une telle hécatombe ait lieu ? Alors que souvent les autorités sanitaires se réfugient derrière une forme de fatalisme quand le virus flambe dans une maison de retraite, il pourrait y avoir ici un lien entre le nombre de décès et la gestion compliquée de l'Ehpad.

Comme Michelle, Sandrine est soignante à La Rosemontoise. Elle aussi n'a pas voulu donner son vrai nom, mais elle a transmis au *Monde* un texte, dont la colère transpire à chaque ligne : « *On s'est sentis abandonnés tout au long du mois de mars. On galérait déjà depuis Noël, on n'avait plus d'IDEC [infirmière cadre de santé en Ehpad] et plus de directrice adjointe. On n'arrêtais pas de dire qu'on travaillait dans de mauvaises conditions, mais ça ne changeait rien, au contraire c'était de pire en pire, de moins en moins humain dans cette maison. Fin février début mars, les informations à la télé étaient de plus en plus alarmantes, mais au travail rien n'avait changé. Nous, on n'avait pas de consigne, on travaillait comme d'habitude, on a vu des visiteurs passer toute la journée. Nous, on a commencé à avoir un début de consignes le 5/03 (...).*

*Quand la direction a pris la décision de confiner les résidents dans leur chambre, il a fallu qu'on se débrouille encore avec ça. Les collègues ont distribué les repas, mais on s'est vite rendu compte que les résidents ne mangeaient pas. Les jours passaient et ils perdaient le moral, l'appétit, leur autonomie pour manger. C'était le bordel ! Une organisation qui ne tenait pas la route, pas de verre dans les chambres pour leur donner à boire, pas d'aide-soignant pour les faire manger. (...) Les toilettes, on les faisait comme on pouvait, vite fait. Les changes, c'était la catastrophe, ça sentait mauvais dans tous les couloirs, on retrouvait des résidents à moitié nus. Le soir, on les couchait vite fait bien fait, les pauvres. Et bon sang !, de plus en plus d'escarres à soigner ! On n'était jamais assez, des collègues tombaient malades tous les jours (...).*

*On a craqué les uns après les autres, on a pleuré beaucoup, on se demandait si on était maltraitants, tellement on nous tirait sur la corde. On aurait bien aimé avoir un responsable avec nous pour qu'il se rende compte de la réalité. Eux, ils écrivent sur le papier, ils mettent des affiches, ils envoient des mails et ils racontent que tout va bien ! En vrai, ça a été le bordel pendant un mois. Le Covid, c'est l'horreur, mais il ne faut pas tout lui foutre sur le dos ! Aujourd'hui, c'est moins pire, désolée de le dire, mais on a plus de dix-sept résidents en moins à s'occuper. (...) Tout ça, c'est fragile, un jour ça marche, le lendemain ça foire. On a vécu l'enfer pendant le mois de mars.* »

### « Un laisser-aller »

L'enfer de Sandrine, Michelle et les autres a fini par alerter les autorités de tutelle de l'Ehpad, l'agence régionale de santé (ARS) de Bourgogne-Franche-Comté, et le conseil départemental du Territoire de Belfort. Le 6 mars, une première inspection constate qu'il n'y a aucune restriction des visites, alors que La Rosemontoise n'est qu'à 45 kilomètres de Mulhouse (Haut-Rhin), l'un des plus gros foyers épidémiques français. Le 14 mars, nouveau contrôle, un registre a bien été installé à l'entrée, mais personne n'est à l'accueil, les visiteurs déambuleraient encore dans l'établissement.

« *Il y avait un laisser-aller dans cet Ehpad depuis le changement de direction, beaucoup d'absentéisme et de turn-over, un mal-être au travail prégnant. Les choses se déliaient, et c'est devenu encore plus criant en pleine pandémie, analyse Florian Bouquet, le président (Les Républicains) du conseil départemental. La fragilité de l'établissement, la légèreté managériale ont pu se répercuter sur le nombre de morts.* » A titre de comparaison, l'élu cite le grand établissement public de son territoire, où il n'y a « que » onze victimes pour 400 résidents : « *La Rosemontoise, c'est à elle toute seule plus de la moitié des décès en Ehpad du département.* »

Alors, le 3 avril, Florian Bouquet a fait une audioconférence avec les dirigeants de l'ARS. Ensemble, ils ont pris une décision rarissime, une première en France depuis le début de l'épidémie : La Rosemontoise a été mise sous administration provisoire. « *On a signé l'arrêté avec l'ARS, et un huissier l'a délivré à la directrice. C'est une décision très brutale, mais c'est notre manière de dire "ça suffit, et on décide maintenant".* »

Un haut fonctionnaire retraité du ministère de la santé, qui avait postulé à la réserve sanitaire, a été recruté pendant le week-end. Il a pris son poste de directeur mardi.

Ancienne professeure de lettres, Geneviève Chevrolat-Péchoux préside depuis cinq ans le conseil qui représente les familles et les résidents de La Rosemontoise. Sa mère y a vécu pendant huit ans avant de mourir en 2019, et elle est restée en contact quotidien avec les soignants de l'institution. Dès janvier, avant même l'arrivée du virus, elle a envoyé des lettres à la direction, à l'ARS, au conseil départemental pour signaler les difficultés de l'Ehpad. *« Je n'arrêtais pas de dire "à croire qu'ils attendent un mort", et il y en a eu plusieurs. »*

Passionnée de gérontologie, Geneviève a beaucoup écrit : un livre, un blog, quatre lettres à Emmanuel Macron pour dénoncer la *« catastrophe sanitaire des Ehpad »*. *« Le Covid dans les Ehpad, ce n'est pas qu'une fatalité. C'est une tragédie qui s'inscrit dans un malaise beaucoup plus profond, qui dit des choses de nous en tant que société. Ça dit des choses sur notre sexisme : les aides-soignantes, ce sont toutes des femmes de milieu populaire, qu'on n'écoute pas quand elles disent que c'est intenable, qu'on considère comme des torche-culs. Ça dit aussi des choses sur notre âgisme : les vieux ne sont plus que des torchés, on les a sortis de la société. Ces aides-soignantes de La Rosemontoise, elles sont invisibles, alors que ce sont des héroïnes. »*